

D'une oeuvre poétique que (pour parler franchement) l'on découvre, on attend naïvement trois choses : qu'elle sache faire vivre le langage, qu'elle se montre digne (et comptable) des leçons de présence qu'elle donne, et enfin (si elle se mêle de penser, de faire méthodiquement l'effort de passer par le fond des choses pour les rapprocher comme pour les distinguer) de faire chanter les idées là où c'est utile à nos vies. Nous avons besoin de fécondité (partageable), de délicatesse (spontanée) et de profondeur (sensée), dans une attente qui n'est pas vraiment négociable. Nous exigeons sans trop y croire, mais quand tout est là, c'est miracle. Et là, avec Jean-Pierre Vidal, ça l'est : cela excède trop les moyens expressifs naturels qu'on y discerne pour ne pas faire bondir de joie, de stupeur et de gratitude le cœur de son lecteur. Comme on a peut-être tremblé un jour devant Bobin, Jaccottet, Krebs, Grosjean ou Albarracin, on est saisi par cet assez extraordinaire *Passage des embellies*.

"Passage des embellies", le titre du recueil, est peut-être sa seule obscurité (*passage*, est-ce défilé, est-ce advenue, est-ce extrait et aperçu, est-ce franchissement ? *embellie*, est-ce accalmie, est-ce grimace, est-ce éclaircie et amélioration, est-ce même soulagement d'être déchargé de trouble, délesté de confusion ?). Tout le recueil dit quoi qu'il en soit une chose : la lumière passe en tout destin ; à nous de savoir l'épouser ("*épouser, c'est extraire du jeu de la vie la carte d'un visage, c'est en faire l'atout décisif*" p. 11) et d'en avoir et organiser, en lieu et temps, "*disparition heureuse*" (p. 17). Et tout cela, pour notre auteur, est comme cerné et mû par la beauté des femmes - qui est comme une restitution logique au monde d'une lumière par ce monde virtuosement investie !

Auteur qui remplit donc d'abord un **devoir de fécondité** : ce qu'il appelle "*la loi du monde du multiple - comment s'en étonner ?*" (p. 63) fait qu'il n'y a rien de plus intéressant au monde que d'être un corps humain (c'est à dire libre, conscient et doué de raison), mais rien non plus de plus difficile : car si j'aime un corps libre, son initiative ne m'interrompra pas ; si j'aime un corps conscient, sa présence à soi ne m'exclura pas ; un corps doué de raison, son calcul ne m'instrumentalisera pas. Mais justement : si "*le corps de l'être aimé est le seul dans le monde à ne pas faire obstacle, le seul où se fondre, le seul qui se fond en moi*" (p. 63), l'irréductible multiplicité des corps humains fait que presque tous sont hostiles à ma croissance, ou que plusieurs se concurrencent pour se prétendre mon miracle, ou qu'aucun peut-être ne vient à se rendre aimable, c'est à dire à pouvoir cesser de me résister sans aussitôt m'égarer. Multiplicité est fécondité malheureuse,

"*Mon corps me gêne, mais le corps des autres aussi me gêne. Jamais le corps des arbres. Le corps de ces êtres capables d'esprit, capables de Dieu, de tous les êtres vivants les plus imparfaits; c'est le corps malheureux des hommes*" (p.63)

mais fécondité est imperfection nécessaire, car elle seule multiplie les *formes* (et seule une forme, dit la p.49, peut contenir assez des propriétés pour les faire vivre), relance les *tons* (et seul le ton est juste et indépassable timbre de vie, dit la page 22) :

"*Le ton de ma mère, unique, encore perceptible dans ses tentatives pour donner le change, bientôt seulement enfoui dans la terre de nos mémoires. Le ton, auquel se réduit l'essence d'un être mortel, sa singularité ultime et nécessaire. Ce ton qui nous a parfois ou souvent agacé, comme marque d'une altérité à laquelle nous ne pouvions pas nous résoudre, à*

présent nous nous y accrochons comme au dernier fétu de l'autre perdu dans l'abîme. Et ce ton que nous sommes, certains après notre disparition essaieront de le maintenir en eux, ce ton qui nous agace encore plus que celui des autres, ce ton que nous n'aurons jamais su aimer, et que certains, pourtant, auront su accueillir au plus profond de leur cœur",

et nuance le fatal, par la richesse même de la dissolution :

"Nous haïssons cette obscurité qui est nôtre, et que nous ne connaîtrions même pas sans ce pinceau de lumière qui nous a un moment transfigurés, et qui semble nous avoir trahis. Mais il y a mieux à faire que de maudire la lumière parce qu'elle nous a appris notre obscurité. Et mieux à faire surtout que de prétendre la marier pour toujours à notre sombre et définitive réalité. Nous qui ne deviendrons pas cette lumière, nous avons à nous y dissoudre" (p. 76)

Cet auteur remplit aussi son **devoir de délicatesse** par la qualité de son attention, de son *travail de présence* : un constant mélange de détachement (qui renonce à la possession indue) et d'engagement (une audace d'être et rester là, même où et quand la fatigue perce, l'âge ridiculise, la folie propre est nue). C'est, montre Jean-Pierre Vidal, respecter la justesse d'autrui, recevoir sa liberté d'être, vivement percevoir l'expérience même de l'autre, s'en tenir au "*silence du bon accord entre les mortels*" (p. 39). Par exemple, reconnaissance (et non ressentiment) à l'égard de qui cesse d'être dupe de notre désir :

"La jeune fille n'est rien. Quand elle est là nous avons tout. Quand elle a passé, nous avons le rien bien à nous. Elle nous a donc tout donné : le tout, et ce rien. Tu m'as donné ta belle apparence, ton illusion magnifique, et tu m'as donné l'anéantissement de cette apparence, et de la mienne. Donc, oui, tu m'as bien tout donné " (p. 82);

ou impossible balance, en présence du Christ, dans le tableau du jeune Vermeer, entre Marthe qui protège sans être désirée, et Marie qui désire sans se protéger :

"Marie si charnelle ne reçoit pas cette lumière blanche du linge, cette probité du pain. Elle est attendue, quand Marthe semble comblée par son œuvre et par le résultat de son acte" (p. 96) ;

ou encore compréhension (sans dédain) de l'autodestruction socio-vitale de l'amour :

"Combien lasse la femme d'être ces seins, ce ventre, ces jambes un peu fortes, d'être ce grand corps dans la ville, et de désirer l'homme, encore, toujours, et d'être désirée par tous, et de ne pas aimer, de ne pas pouvoir être aimée, et cette enfant au bout du bras, dont elle est lasse aussi" (p. 32)

L'auteur remplit enfin un **devoir de profondeur**, comme lorsqu'il pose les simples questions cruciales (celles qui suffiraient à une vie pour s'éclairer elle-même) : *que puis-je faire, que ne dois-je pas faire pour ouvrir le cœur ?* (p. 68); *est-il possible de collaborer avec la grâce, ou bien en sera-t-on toujours le spectateur muet ?* (p. 47); *peut-on aimer par la seule admiration ?* (p. 69); *ou penser par la seule prière ?* (p. 78); *l'escalier de la vie, nous ne le prendrons donc plus ?* (p. 64);

comme lorsqu'il spécifie précisément la nature - et la limite sans aveuglement - du narcissisme féminin (qui ne consiste pas, comme le sot équivalent masculin, à se désirer lui-même, mais bien à ne se croire digne d'être désirée que par elle-même) :

"Le plaisir de l'homme ne peut se mêler à sa souveraineté. Il l'accompagne, elle s'en séparera sans grande peine. Elle a décidé un jour de s'aimer. Elle s'aime. Elle se suffit. Puritanisme de la beauté qui reste beauté parce qu'elle ne laisse pas le plaisir d'autrui brouiller ses lignes" (p. 43) ;

comme enfin il voit parfaitement la vanité comme passion de l'irrésistibilité propre, et l'humilité comme savoir devoir son meilleur à la seule **ardeur qui nous emprunte** :

"À vrai dire, c'est l'élan qui nous enlève, c'est (...) cette force (qui) nous rend invincibles, car elle propose à l'autre un espace où se découvrir, où devenir, où advenir (...) Ce n'est pas de nous dont l'autre avait besoin - on l'a cru bien sûr avec tant de naïve satisfaction ! - c'est de cette force magnifique qui nous a mis en mouvement vers lui et qui lui manquait à ce moment précis de la rencontre, ou peut-être depuis toujours" (p. 61-62)

Un meilleur aussi à tenir si et quand l'ardeur d'autrui nous quitte :

"La nuit parfaite, c'est quand, m'ayant dit que tu ne m'aimais pas, tu dors, fourbue, dans notre dernier lit. C'est la dernière nuit, demain tu seras plus loin que la mort (...) J'ai accédé à plus de vérité nue en me penchant toute la nuit sur ce sommeil d'après la séparation, ton sommeil séparé de femme brisée d'avoir atteint la veille la limite de son amour (...) Je baignais ainsi mon visage dans cette flaque de vérité, que ces nages si nues ensemble m'avaient fait atteindre, quand tu nous eus bien séparés" (p. 78-79)

Marc Wetzel

Jean-Pierre Vidal, *Passage des embellies*, image de Marie Alloy, Arfuyen, août 2020, 144 pages, 13€

Présentation du livre et de l'auteur [sur le site de l'éditeur](#)

Jean-Pierre Vidal est un écrivain rare et exigeant qui n'a publié en 30 ans que cinq livres, essentiellement en prose : *Feu d'épines* (1993), *La Fin de l'attente* (1995), *Du corps à la ligne* (2000), *Vie sans origine* (2003) et *Exercice de l'adieu* (2018). C'est la première fois qu'il est publié aux Éditions Arfuyen. Ce sixième ouvrage, où se mêlent esquisses autobiographiques, contemplations de la nature et méditations sur l'art, est marqué par le même ton unique, de toute son œuvre fait de pudeur et d'ironie.

Jean Pierre Vidal est l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Philippe Jaccottet à qui il a consacré un livre (Philippe Jaccottet, 1989) et dont il a édité pour Gallimard deux ensembles de textes : *Une transaction secrète* (1987) et *Écrits pour papier journal* (1994). Jean Pierre Vidal prépare avec sa compagne Marie Alloy un ouvrage de la collection *Ainsi parlait* qui paraîtra à l'automne de l'an prochain.

Constitué de courtes proses, *Passage des embellies* est construit en 7 parties : « Cartes à jouer » ; « Enfances » ; « La beauté du parcours » ; « Mer et désert » ; « Élans, interruptions » ; « Cinq poètes » et « Chant bibliques ». Ils déterminent un vaste espace de contemplation qui va de la peinture (Hugo van der Goes, Piero della Francesca, Vermeer, Morandi...) à la littérature (Simone Weil, Paul de Roux, Jules Supervielle...) en passant par le cinéma.

